

LE LIVRE
DES BRÈVES AMOURS
ÉTERNELLES

ANDREÏ MAKINE

LE LIVRE
DES BRÈVES AMOURS
ÉTERNELLES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-103365-6

© Éditions du Seuil, janvier 2011,
à l'exception de la langue russe

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À la mémoire de Dick Seaver

I

L'infime minorité

Depuis ma jeunesse, le souvenir de cette coïncidence revient, à la fois insistant et évasif, telle une énigme dont on ne désespère pas de trouver le mot.

Voici les faits. Un jour de printemps, j'accompagne jusqu'à son domicile un ami, un homme souffrant qui, soudain, me propose de passer par le centre-ville, allongeant notre trajet d'un crochet inexplicable. D'autant qu'il ne doit pas aimer cette ville, dans le Nord russe, où chaque rue lui rappelle sa vie tourmentée. Près de la clôture d'un parc, il s'arrête, saisi d'un accès de toux, se détourne, une main collée à sa bouche, l'autre serrant un barreau de fer. À ce même moment, une femme descend d'une voiture, à quelques mètres de l'endroit de notre halte. Un garçonnet qu'elle tient par la main nous jette un regard de curiosité apeurée. À ses yeux, nous ressemblons à deux ivrognes pris de nausée. La gêne que j'éprouve n'efface pas un sentiment plus vague, plus

difficile à fixer dans une pensée. Obscurément, je devine que notre détour n'a pas été fortuit, tout comme l'apparition de cette belle inconnue... Elle passe, nous laissant un rapide ondoisement de parfum, amer et glacé, et déjà la porte d'un des immeubles entourant le parc s'ouvre, le gardien laisse entrer la femme et l'enfant. Mon ami se redresse, nous reprenons la route. La coïncidence – sa fuyante bizarrerie – s'inscrit incidemment en moi, pour revenir, tout au long de ma vie, et rester si longtemps sans réponse.

Aujourd'hui, il doit y avoir dans le monde à peine une demi-douzaine de personnes à se souvenir de Dmitri Ress. Ma mémoire n'a préservé que deux fragments, très inégaux. Deux éclats de mosaïque que, ne connaissant pas Ress, on croirait désunis.

D'abord, cette parole articulée avec une maladresse douloureuse par l'un de ses familiers: « Il l'aimait... comme on ne peut être aimé... qu'ailleurs que sur cette terre. »

L'autre fragment – son activité d'opposant – était d'habitude raconté avec la même hésitation confuse. Ce n'était pas le manque d'intérêt que les vivants finissent par témoigner à un héros oublié. Non, plutôt l'incapacité de saisir la raison profonde du combat que Ress a mené jusqu'à sa mort. Une lutte à la Don Quichotte,

pour certains, un suicide qui a duré vingt ans, pour les autres.

Au moment de notre rencontre, âgé de quarante-quatre ans, chauve, édenté, miné par un cancer, il avait l'air d'un octogénaire souffreteux. Additionnant ses trois condamnations successives, on obtenait un total de quinze ans et quelques mois passés derrière les barbelés. La sévérité des peines tenait à l'originalité de son credo : philosophe de formation, il critiquait non pas les tares spécifiques du régime en place, dans la Russie d'alors, mais la servilité avec laquelle tout homme en tout temps renie l'intelligence pour rejoindre le troupeau.

« Mais pourquoi alors vous vous acharnez contre notre pays ? » lui demandait-on au cours des interrogatoires. « Parce que c'est ma patrie, répondait-il, et voir mes concitoyens sommeiller autour d'une bauge m'est particulièrement intolérable. »

Les justiciers y voyaient la pire des subversions. Ils préféraient avoir affaire aux contestataires « classiques » qui se laissaient expulser vers l'Occident, dont l'indifférence repue émoussait rapidement les plumes les plus acerbes.

C'est à l'âge de vingt-deux ans que Dmitri Ress commit son premier délit. La veille du défilé traditionnel dédié à l'anniversaire de la révolution d'Octobre, il

colla sur le mur d'un bâtiment administratif une affiche, exécutée avec un vrai talent de dessinateur : les gradins où montaient les dignitaires du Parti, la marée de drapeaux rouges, des banderoles chargées de slogans à la gloire du communisme, les deux files de militaires qui canalisait la progression des manifestants. Rien de plus réaliste. Sauf que les notables dressés sur la tribune, ces silhouettes carrées coiffées de chapeaux mous, étaient représentés en cochons. De petits yeux dédaigneux, des groins bouffis de graisse. Les « masses populaires », arrivant au pied des gradins, subissaient elles aussi le début de la métamorphose. L'affiche était intitulée *Vive la Grande Porchaison!*

La faute était grave, mais la jeunesse de l'auteur aurait pu inspirer la clémence. D'autant que son idée animalière n'était pas neuve, toute la littérature dissidente usait de ce procédé, Soljenitsyne lui-même assimilait l'un des membres de la nomenklatura à un sanglier brutal et lubrique. On aurait pu plaider l'étourderie, l'influence des mauvaises lectures... Malheureusement, le jeune homme se montra orgueilleux, affirmant avoir peint ce qu'il voyait, décidé à dénoncer ce bestiaire. Une attitude indéfendable.

Les juges, néanmoins, firent preuve de mansuétude : trois ans dans une colonie à régime ordinaire.

Le camp, au lieu de le faire fléchir, le rendit inflexible. Libéré, il récidiva. Des dessins, des pamphlets qui tom-

baient déjà sous le coup d'une qualification plus lourde : la propagande antisoviétique. En un mot, il s'enferra. Ce qu'un juge, excédé par tant de raideur, désigna d'une locution russe qui signifie à peu près « se faufiler dans le goulot d'une bouteille ».

Si seulement il avait suivi la logique des opposants qui déblatéraient contre le Kremlin et divinisaient l'Occident. Mais non, lui n'en démordait pas : sa production picturale et littéraire visait l'humanité tout entière et sa patrie n'était qu'un exemple parmi d'autres. Une peine de cinq ans sembla ne pas trop l'émouvoir. Une autre, la dernière, dans un camp « à régime renforcé », le brisa physiquement mais conféra à ses convictions la fermeté d'un silex. Il ressemblait d'ailleurs à un long éclat de cette pierre et son regard jetait parfois des reflets ardents, les battitures d'une pensée indomptée dans un corps défait.

Ce que j'ai appris sur cette vie meurtrie se limitait au décompte des trois condamnations et à quelques rares détails de son quotidien de prisonnier... Et aussi à ce surnom de « Poète » que ses codétenus lui avaient attribué et dont j'ignorais si le sens était dépréciatif ou approbateur. Rien d'autre, Ress mettait son point d'honneur à ne pas évoquer ses souffrances.

Notre seule longue conversation a eu lieu dans une ville du Nord russe, à neuf cents kilomètres de Moscou,

la région de son assignation à résidence, durant les six mois qui lui restaient à vivre.

C'était le jour du Premier Mai. Je l'accompagnais chez lui et nous dûmes patienter un moment à l'entrée d'un pont bloqué à cause du défilé qui se déroulait sur la place principale. Accoudés à la rambarde, nous voyions la procession qui avançait le long d'un bâtiment massif, siège local du Parti. Sur l'étagement des gradins se dressaient des rangées de manteaux noirs et de chapeaux de feutre.

La journée était ensoleillée mais glaciale et venteuse. Les rafales apportaient des fragments de marches militaires, des bribes de slogans lancés par les haut-parleurs, le rugissement sourd des colonnes de participants qui reprenaient, à tue-tête, ces mots d'ordre officiels.

« Imaginez ! Cette même mise en scène de l'Extrême-Orient jusqu'à la frontière polonaise, murmura Ress avec le ton rêveur qu'on adopte pour évoquer une contrée fabuleuse. Et de l'océan Arctique jusqu'aux déserts de l'Asie centrale. Les mêmes gradins, les mêmes porcs à chapeau mou, la même foule abrutie par cette comédie. Le même défilé sur des milliers et des milliers de kilomètres... »

L'idée me frappa, je n'avais jamais pensé à ce flot humain qui se relayait, d'un fuseau horaire à l'autre (onze en tout !), à travers l'immense territoire du pays. Oui, dans toutes les villes, sous toutes les latitudes, la même messe collectiviste.

Devinant ma perplexité, il se hâta d'ajouter :

« Et dans les camps, croyez-moi, c'est pareil ! Des tribunes occupées par les matons les plus gradés, un orchestre composé de repris de justice mélomanes, des calicots rouges : gloire, vive, en avant ! Partout, je vous dis. Un jour, on transportera ces gradins sur la Lune... »

Un coup de vent souffla, en écho à ses paroles : « Vive l'avant-garde héroïque de la classe ouvrière !... » Ressourit en plissant fortement ses lèvres sur une bouche sans dents.

« Ah, ces tribunes... En Occident, on a écrit des tonnes de gloses pour expliquer la société où nous vivons, sa hiérarchie, l'asservissement mental que subit la population... Et on n'a rien compris ! Tandis que là, il suffit d'ouvrir les yeux. L'apparatchik en chef, on le voit d'ici, au centre de la tribune, un chapeau noir et ce visage plat comme une crêpe. Autour de lui, avec le minutieux respect des précéllences, ses sbires, plus ils sont loin de lui, moins ils sont importants. Logique. Le modèle suprême reste la tribune officielle de la place Rouge. Un peu de militaires, afin que le peuple sache sur quelle puissance repose l'autorité du Parti. Et le plus intéressant : ces enclos qui divisent la tribune en secteurs. Dans celui de droite, ce sont des chefs d'entreprise, l'administration du port fluvial, quelques syndicalistes haut placés et, pour ne pas oublier les prolétaires, trois ou quatre travailleurs de choc. Bref, la crème des forces productrices. Quant

aux forces peu productrices mais utiles au régime, on les place à gauche : recteur de l'université, rédacteurs en chef des journaux locaux, mandarins du monde de la médecine, une paire de littérateurs, l'intelligentsia en un mot. Et juste au pied de l'appareil dirigeant, l'enclos familial où sont parqués les épouses et les enfants... »

Il fut saisi d'une quinte, se pencha, et sur sa tempe s'enfla une grosse veine bleue, très saillante sous la peau transparente du crâne. Je voulus dévier la conversation :

« Bon, vous savez, le peuple se fiche pas mal de ces tribunes... »

Il se redressa et son regard me brûla.

« Non ! Le peuple ne s'en fiche pas. Il en a besoin ! Cette pyramide de têtes de porcs lui est nécessaire comme l'expression cohérente de l'architecture du monde. L'agencement des enclos le rassure. C'est sa religion laïque. Et ce crétin qui hurle les slogans dans le haut-parleur est l'exact équivalent d'un pope qui prêche... »

Il parvint à retenir un nouvel accès de toux, son cou frémit, son visage devint pourpre. Sa voix résonna, syncopée, vigilante aux spasmes qui nouaient sa gorge :

« Ne généralisons pas... Ces manifestants... ne sont pas tous pareils. On pourra définir... trois classes. La première, l'écrasante majorité, est une masse conciliante qui aime ce confort de troupeau. La deuxième catégorie est faite de ricaneurs, issus surtout de l'intelligentsia : ils répètent en chœur les slogans, mais leur cri

est un jeu, une moquerie. Ils agitent les drapeaux avec une frénésie railleuse et brandissent les portraits des dirigeants sur leurs hampes comme s'il s'agissait d'une tête hissée sur une pique. Enfin, la troisième catégorie est celle des révoltés, assez naïfs pour espérer rompre ce défilé grotesque. Ils écrivent des pamphlets, dessinent des affiches et... et... »

Il se remit à tousser, une main sur la bouche, l'autre attrapant la rambarde du pont. La courbure de son corps maigre, sous un vieil imperméable, faisait penser à une branche cassée... Le passage venait d'être rouvert, le défilé touchait à sa fin, on voyait la foule se disperser dans les rues voisines.

Nous reprîmes notre marche, mais au lieu d'aller vers son domicile, Ress m'emmena dans un quartier résidentiel de l'époque stalinienne : autour d'un parc, un carré d'immeubles où vivaient les notables que nous venions de voir sur les tribunes. Il s'arrêta près de la clôture en fonte, pour souffler, observa les manifestants qui, heureux d'avoir terminé la corvée de la participation obligatoire, rentraient chez eux. Un jeune homme avec le portrait d'un membre du Politburo sur l'épaule. Ces trois adolescentes, chacune serrant un drapeau roulé sous le bras. Un groupe d'écoliers...

Et soudain, descendant d'une voiture noire des officiels, une jolie femme d'une quarantaine d'années, vêtue d'un manteau clair, tenant la main d'un garçonnet.

L'enfant nous regarda avec étonnement, la présence de ces deux hommes, si différents, dut lui paraître bizarre. La mère le tira par la main, ils passèrent à quelques mètres de nous avant d'entrer dans l'un des immeubles « staliniens ». Je sentis une note de parfum, une amertume ténue, en harmonie avec cette journée lumineuse et fraîche. Ress se détourna, toussa de nouveau mais sans s'étouffer. Une seconde, je crus même qu'il voulait éviter à l'enfant le spectacle de son mal...

Nous repartîmes, sans que je comprenne pourquoi il avait voulu passer près du parc. Peut-être, tout simplement, pour déboucher sur la place principale désormais presque vide... Il secoua légèrement la tête en direction des tribunes. Sa voix sembla joyeuse :

« Un scénario de science-fiction. Demain, ce régime vermoulu s'écroule, nous nous retrouvons dans le paradis capitaliste et sur ces gradins montent des milliardaires, des stars du cinéma, des politiciens bronzés... Et dans l'enclos des intellectuels, Jean-Paul Sartre, par exemple. Non, il vient de mourir, enfin on trouvera quelqu'un. Et vous savez ce qu'il y a de plus cocasse ? C'est que la foule défilera comme si de rien n'était. Car peu lui importe de savoir qui remplit les tribunes, l'essentiel est qu'elles soient remplies. C'est ça qui donne du sens à la vie de notre fourmilière humaine. Oui, au lieu de la statue de Lénine, il faudrait imaginer un play-boy en smoking. Ça se fera un jour. Et dans le défilé il y aura de nouveau

ces trois catégories : des placides somnambules très majoritaires, des ricaneurs et quelques rebelles marginaux... »

Il toussotait déjà en parlant, mais le vrai accès vint quand nous nous remîmes à marcher. Une suffocation d'aboiements qui lui donna l'aspect pitoyable d'un vieux chien se vidant les poumons de ses dernières colères. Je restai les bras ballants, ne sachant comment l'aider ni quoi dire, confusément honteux comme on l'est toujours face à une personne qui a un malaise en pleine rue.

Nous étions arrêtés dans une descente mal pavée et bordée de vieilles maisons de bois. Au bout de la pente, derrière la résille claire des saulaies, on voyait scintiller le fleuve. Sur les berges traînaient encore des plaques de glace. De temps en temps, un nuage cachait le soleil et le paysage rappelait alors un début d'hiver...

Ress parvint, un instant, à mater sa toux, releva la tête et d'un regard qui me parut aveugle embrassa la descente, la berge, les saules. Ses paroles chuintèrent, fébriles :

« Oui, elles seront... toujours là... ces trois catégories... Des porcs ensommeillés... des ricaneurs... des grincheux aux poumons crevés... comme moi... »

La toux le reprit et, soudain, la main qu'il collait à ses lèvres se remplit de rouge. Avec une vivacité fautive, il sortit un mouchoir et je vis que le tissu était déjà taché de sang. Une nouvelle secousse dans sa poitrine fit jaillir de sa bouche un caillot sombre, puis un autre, je me hâtai de lui tendre mon mouchoir...

Un détail évocateur : ce carré de soie m'avait été offert par une amie. Un tel cadeau qui aujourd'hui semblerait incongru n'était donc pas insolite dans la Russie de ces années, ce qui me permet d'évaluer l'écart presque cosmique qui nous sépare de cette époque. Mais, ce jour-là, en regardant Ress s'essuyer les lèvres, c'est le passé de cet homme que je devinai : « Il n'a pas eu tellement l'occasion d'être aimé... » De longues peines de travaux forcés, la lenteur torturante avec laquelle la vie d'un prisonnier se refait et déjà une nouvelle arrestation, et bientôt, une santé trop ravagée pour espérer un revif grâce à une rencontre, dans un rêve nouveau, dans un amour.

Il restait courbé, battu par le fouettement de la toux, le mouchoir écrasé contre sa bouche. Dans la posture laide d'un ivrogne pris de nausée. Désespéré, je bafouillais de temps en temps un encouragement inutile : « Ça va se calmer... Un verre d'eau fraîche et... » Avec une intensité jamais encore éprouvée, je comprenais l'atroce injustice de la vie ou de l'Histoire ou peut-être de Dieu, enfin, la cruauté de ce monde indifférent envers un homme qui crachait son sang dans un mouchoir de soie. Un homme qui n'avait pas eu le temps d'aimer.

La moitié du ciel était déjà chargée de nuages. Des flocons épars se mirent à planer au-dessus des toits, à tisser une ondulation blanche au bout de la rue. Très loin, derrière le fleuve, la lumière restait éclatante, printanière,

